

T 326, 11

Le Jardin du diable

Il était une fois un prince qui avait un vieux château que personne ne pouvait habiter. Il avait aussi une très jolie fille qu'il promettait en mariage à celui qui pourrait coucher dans son vieux château. Plusieurs jeunes gens se sont présentés et ont été conduits au château, mais le lendemain, ils ne reparaissaient pas.

Un jour, un militaire, se trouvant à passer dans ce pays et ayant entendu parler de ce château, il se dit : « Il faut que j'aie trouver le prince et que je couche au château ; je veux voir ce qui s'y passe. »

Il se présente chez le prince qui avait une forte barbe. Il lui dit :

— Mon prince, je viens me présenter pour coucher dans votre château à condition que, si je découvre¹ ce qui s'y passe, vous me donnerez votre fille en mariage comme vous l'avez promis.

Le prince lui répondit d'une voix rude :

— Es-tu bien décidé de coucher dans mon château ? Si tu réussis à me rendre compte demain matin de ce que tu auras vu la nuit, je te promets ma fille en mariage ; mais je te préviens que plusieurs garçons bien résolus ont tenté l'aventure et n'ont pas reparu le lendemain.

— C'est qu'ils ne savaient pas s'y prendre, répondit le soldat.

— Tu es donc bien décidé, lui dit le prince ; tu n'as pas peur ?

— Je n'ai jamais eu peur².

— Eh bien ! voyons un peu ; regarde dans ma barbe, je dois avoir un poil blanc. Arrache-moi-le.

Au moment que le soldat cherchait dans la barbe du prince, le prince fait tout à coup : « Ouaf ! », croyant lui faire peur par la surprise.

Mais le soldat lui envoie un vigoureux soufflet en lui disant :

— Ne bougez pas si vous voulez que je vous arrache ce poil !

Alors le prince lui dit :

— Tu n'es pas peureux, tu peux coucher dans mon château, toi. Demande ce que tu voudras et on te le donnera.

— Je ne demande pas grand chose : je veux seulement quelques bouteilles de vin, à manger et un jeu de cartes.

Le prince lui fit donner ce qu'il demandait et le fit conduire au château.

Lorsque le soldat fut au château, il s'installa dans une vaste cuisine où il y avait une grande cheminée en bois dans laquelle il pratiqua un petit trou rond et se munit d'une cheville et d'un maillet :

— Voilà qui est bien, dit-il, maintenant plaçons la table.

Il approcha une petite table ronde près de la cheminée sur laquelle il plaça le manger et les bouteilles de vin [2] et fit un grand feu. Il se mit à manger. Il était minuit qu'il mangeait encore, lorsqu'il vit tomber par la cheminée une jambe.

— Oh ! oh ! dit-il, je croyais être seul et je m'aperçois que je vais avoir de la compagnie. Mais il faut encore une autre jambe !

¹ = si je découvre.

² Souligné au crayon par M.

Aussitôt l'autre jambe tomba.

— Il faut encore le corps !

Le corps tomba sur les deux jambes.

— Et les bras ! dit-il.

Les bras tombèrent aussi.

— Maintenant il manque la tête !

Aussitôt la tête tomba sur le corps et il se présenta un petit homme tout noir et tout poilu qui dit au soldat :

— Que viens-tu faire ici, toi ? Je vais te faire subir le sort de tous tes camarades.

— Allons, allons, dit le soldat, ne nous fâchons pas et causons ensemble ; tu vois que j'ai de quoi boire et manger et de [quoi] nous distraire. Je croyais passer la nuit seul, et je vois avec plaisir que tu viens me tenir compagnie.

— Ce n'est pas ça que je te demande, dit le petit homme noir, qui était le diable, je te demande ce que tu viens faire ici.

— Et toi, dit le soldat, que viens-tu faire aussi ?

— Moi, dit le diable, je suis chez moi.

— Eh bien alors ! dit le soldat, mets-toi à table près de moi et nous allons faire une partie de cartes ; je sais que tu aimes le jeu et moi aussi.

Alors le diable s'assit à table et la partie s'engagea ; mais le diable ne faisait que de tricher aux cartes pour chercher dispute au soldat qui commençait à se fâcher.

Tout à coup, le soldat dit au diable :

— Tiens, tu es un vrai tricheur aux cartes, je vais te montrer un autre jeu. Lève-toi, viens ici. Tu vois ce petit trou ? dit le soldat au diable.

— Oui, dit le diable, dans le manteau de la cheminée.

— Eh bien ! dit le soldat, le premier de nous deux qui mettra son doigt dans le trou aura gagné, et l'autre se soumettra à ses volontés.

— Je veux bien, dit le diable, qui se préparait déjà à fourrer son doigt dans le trou.

— Doucement, doucement, dit le soldat, tu es donc bien pressé, tu cherches toujours à tricher ! Nous devons partir ensemble ; au commandement de trois, nous partirons. Attention ! Un..., dit le soldat.

Déjà le diable était un peu en avant.

— Deux..., trois...

Aussitôt le diable partit au galop et fourra son doigt dans le trou et il dit au soldat :

— Tu as perdu et tu es à moi !

— Pas encore, dit le soldat qui s'empessa de prendre sa cheville et son maillet, l'enfonça dans le trou où était le doigt du diable.

Alors il se met à crier :

— Lâche-moi, lâche-moi, tu me fais mal !

— Oh ! oh ! dit le soldat, pas [3] tout de suite ! Toi qui étais maître tout à l'heure et qui me demandais ce que je venais faire ici, c'est à présent moi qui vais te demander ce qui t'amène ici, et tu vas me le dire de suite.

— Ecoute, dit le diable, qui se voyait pris, lâche-moi ; je vais te faire ta fortune et tu sauras ce qui m'amène ici.

— Pas si bête ! dit le soldat ; car tu n'es qu'un tricheur et si j'avais la bêtise de te lâcher, tu m'enverrais voir, comme tu le disais, mes camarades, et je n'y tiens pas du tout. Veux-tu me dire ce qui t'amène ici ?

— Non, dit le diable.

— Ah ! tu ne veux pas ? dit le soldat.

Et, pan !... pan !... pan !... à coups de maillet sur la cheville.

Alors le diable crie comme un brûlé :

— Assez ! assez ! je vais te le dire.

— Eh bien ! parle alors, ou je frappe.

— Eh bien ! tu sauras qu'il y a sous l'escalier un petit caveau où il y a trois *tines*³ pleines d'or et d'argent que je venais visiter toutes les nuits à minuit ; et si tu veux me lâcher, elles seront à toi.

— Oui, je vais te lâcher, mais à une condition : c'est que tu vas me promettre par serment que jamais tu ne reviendras ici et que tu m'abandonnes château et argent.

— Oui, dit le diable, je t'abandonne tout cela, mais je me réserve le petit jardin qui se trouve derrière cette petite porte.

— Oh ! tant que cela, dit le soldat, je le veux bien ; je te l'abandonne, mais tu vas me promettre que ni toi, ni les tiens ne reviendront visiter le château et que tu t'en iras tel que tu es venu, par la cheminée.

— Oh ! je t'en fais le serment, dit le diable. Dépêche-toi de me lâcher, car je souffre trop.

— Allons, dit le soldat, encore un petit coup de maillet et je te lâche !

— Non, non, dit le diable, ne frappe plus, ne frappe plus, lâche-moi, je souffre trop !

Alors le soldat retire sa cheville et le diable en sortit son doigt qui était tout aplati, et il dit au soldat en secouant son doigt :

— Va, tu as gagné la première partie, mais prends garde à la deuxième. N'aie jamais l'idée d'entrer dans le jardin qui est derrière cette petite porte, car ni toi, ni ta femme en ressortiront.

— Pas de danger, dit le soldat, je n'ai pas besoin de ton jardin, dépêche-toi bien mieux de t'en aller, car j'ai envie de dormir.

Alors le diable repart par la cheminée comme il en était venu.

[4] Une fois le soldat seul, il se dit : « Enfin, j'ai réussi, je vais épouser la fille du prince. En attendant, je vais aller dormir. » Sur quoi il se coucha sur un lit où il dormit le reste de la nuit d'un profond sommeil.

Le lendemain, au château voisin, tout le monde plaignait le pauvre soldat, lorsqu'on le vit entrer dans la grande cuisine. On appela bien vite le prince qui accourut et priant le soldat de lui raconter ce qui était arrivé.

Alors le soldat rappela au prince la promesse qu'il lui avait faite.

— Oui, dit le prince, je t'ai promis ma fille en mariage et tu l'auras.

Après que le soldat eut rapporté au prince ce qui lui était arrivé la nuit au château, sans cependant parler du jardin, le prince le conduisit près de sa fille qui était une belle brune de vingt ans, très jolie et, comme le soldat était joli garçon aussi, ils s'aimèrent de suite. Et le lendemain, les noces furent célébrées et on conduisit les deux nouveaux époux dans le château du diable où ils vécurent longtemps ...⁴ heureux.

Mais souvent la dame demandait à son mari ce qu'il y avait derrière cette petite porte et toujours le mari détournait sa femme en lui disant que cela ne devait pas l'occuper, attendu que ce n'était pas à eux.

Un jour cependant, la femme dit à son mari :

— Ecoute, mon ami, j'ai vu la nuit dernière en songe un jardin de toute beauté derrière cette petite porte et je n'aurais pas de repos que tu m'aies montré ce jardin.

Après avoir réfléchi un moment, le soldat dit à sa femme :

— Eh bien ! écoute. Nous allons entrer, mais à une condition : quoi qu'il arrive, tu te laisseras faire tout ce que je voudrai.

— Tu feras de moi tout ce que tu voudras pourvu que j'entre dans le jardin.

³ La proposition relative a été ajoutée dans l'interligne.

⁴ Mot effacé par l'effritement du papier.

Alors le soldat tira les verrous et ils se trouvèrent dans un jardin de toute beauté où il y avait de belles galeries toutes dorées et garnies de diamants. Ils virent aussi le diable avec une grande compagnie qui se promenait dans une de ces galeries.

Sitôt que le diable les vit, il leur dit, en accourant à eux :

[5] — Ah ! je vous tiens, vous êtes à moi et j'ai gagné la deuxième partie !

— Pas encore, dit le soldat ; attends un peu !

Et faisant placer sa femme sur les genoux et les mains par terre et relevant sa robe sur le dos, il fit voir au diable le petit trou du derrière de sa femme et il dit au diable :

— À nous deux ! Nous allons jouer à celui qui mettra son doigt le premier dans le trou.

— J'aperçois bien le trou où tu voudrais me prendre le doigt, je préfère tout t'abandonner et ne jamais revenir ici.

Aussi, il prit sa course et toute sa compagnie.

Et jamais ils n'ont revu le diable et ils ont continué de vivre très heureux dans le château et le jardin, où ils vivent toujours s'ils ne sont pas morts⁵.

Gobillot Philippe

Écrit à la plume [à Beaumont-la-Ferrière] s.d par Philippe Gobillot, s.a.i., [É.C. : né le 29/10/1830 à Beaumont-la-Ferrière, facteur, résidant à Anlezy]. Titre original : Conte du château du diable. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Gobillot/1 A (1-5)⁶.

Marque de transcription de Paul Delarue.

Publié par Millien, La Tradition, VII, 1893, p. 152-156 ; puis, RDN, VI, 1901-1902, p. 121-125.

Repris par M.-L. Tenèze, CDF, p. 69-76⁷, puis par F. Morvan, CB, p. 102-107.

Catalogue, I, n° 11, p. 299. (*P. Delarue indique : « D'après ses ms., Millien a modifié pour la revue le motif obscène K1755 du T 1159. »*)

Texte publié

Pour cette version, il y a une mise au net du seul passage du “ motif obscène”, On trouvera en note le premier état de la mise au net qui intègre ce motif, classé Feuille volante Gobillot /1 a et le texte modifié pour des raisons de bienséance lors de la publication dans la RDN, classé Feuille volante Gobillot 1b.

⁵ La totalité du conte est barrée (marque ici de publication)

⁶ Contrairement aux versions qu'il a publiées dont il ne conservait pas l'original, Millien a gardé les contes écrits par ses informateurs

⁷ Texte proche de celui de M., à quelques détails près, ainsi le vilebrequin, qui ne figure d'ailleurs pas dans le texte de P. Gobillot, est supprimé et, dans l'ensemble, le style est plus concis

Ce que je vas vous dire ne date pas d'hier. Il y avait une fois prince qui possédait un château magnifique, mais inhabitable. Que s'y passait-il entre le coucher et le lever du soleil ? Personne ne le savait, car aucun de ceux qui y étaient entrés le soir n'en était sorti le matin. Le prince avait promis sa fille unique, belle comme le jour, à celui qui coucherait une nuit dans ce château. Plusieurs jeunes gens avaient tenté l'aventure, mais tous y étaient restés. Un militaire s'en allant en congé vint à passer par le pays. Comme il entendit parler du fameux château, il se présenta devant le prince, qui était un homme grand et robuste avec le regard dur et la barbe très épaisse :

— Prince, vous avez promis votre fille en mariage à celui qui passerait une nuit dans votre château ?

— Oui.

— J'ai l'intention de m'y installer ce soir pour la nuit prochaine.

— Tu n'as donc pas peur ?

— Je ne sais pas ce qu'est la peur. Donnez-moi votre consentement et, demain, je vous dirai ce qui rend votre château inhabitable.

— J'y consens... mais d'abord regarde dans ma barbe, j'y ai un poil blanc. Approche-toi... il s'agit de l'arracher... approche !

Le soldat, sans hésiter, porta la main à la barbe touffue du prince. Au moment où toute son attention se fixait sur ce poil blanc, le prince s'écria brusquement : hap ! Il pensait que l'autre aurait un sursaut de surprise, mais il n'en fut rien. Tout au contraire, avec le plus grand sang-froid, le soldat décocha au prince un maître soufflet :

— Si vous voulez que j'arrache ce poil, pourquoi bougez-vous ?

— Je vois que tu n'as pas peur. Tu es l'homme qu'il me faut. Demande ce qui te sera nécessaire pour cette nuit ; n'importe quoi, tu l'auras.

— Prince, faites-moi donner de quoi dîner, quelques bouteilles de vin, un jeu de cartes, un vilebrequin, une cheville et un maillet. Je n'ai pas besoin d'autre chose.

Le prince donna l'ordre de conduire le soldat au château et d'y porter ce qu'il demandait. Notre gaillard s'installa dans la cuisine où se trouvait une large cheminée de bois : il alluma d'abord un bon feu, pratiqua un petit trou dans un des montants de la cheminée, puis approcha du foyer la table sur laquelle on avait posé son couvert. Il commençait à manger, quand il vit tomber par le tuyau de la cheminée une jambe :

— Que faire d'une jambe ? dit-il. Hé ! là-haut ! envoyez-en une autre.

Il fut servi à souhait : une autre jambe tomba comme la première, puis les bras et le reste.

— Je m'ennuyais d'être seul. J'aurai au moins un compagnon pour la nuit.

Les membres s'étaient rejoints, et, devant lui, se tenait un petit homme noir et poilu qui lui dit :

— Que viens-tu faire ici ?

— Cela ne te regarde pas.

— Je vais te traiter comme les autres.

— Allons, allons, un peu de patience. Causons tranquillement. Voici à boire et à manger : veux-tu souper avec moi ?

— Je demande pourquoi tu viens chez moi, reprit le diable, — car c'était lui-même !

— Je n'ai pas l'intention de te chercher querelle. Laisse-moi passer la nuit en paix. Si tu ne veux pas manger, nous ferons une partie de cartes. Aimes-tu le jeu ?

— Oui.

— Moi aussi.

Le diable s'était assis et la partie s'engageait. Le diable trichait ouvertement, comme pour exciter la colère du soldat et provoquer une querelle.

— Tu ne fais que tricher ; je refuse de continuer la partie...Tiens, je vais t'apprendre un autre jeu, bien simple d'ailleurs ... Regarde ce trou dans la cheminée : le premier de nous deux qui y mettra le doigt disposera de l'autre comme il l'entendra.

— Accepté, dit le diable, — et déjà il approchait le doigt de la cavité.

— Arrête ! un peu de patience, tu ne cherches qu'à tricher... Je donnerai le signal ; au commandement de trois, nous partirons. Attention ! Un..., deux..., trois !

Le diable avait déjà le doigt dans le trou de la cheminée.

— Tu as perdu, cria-t-il.

— Pas encore ! — et aussitôt le soldat prit la cheville et d'un coup de maillet l'enfonça dans le trou où le doigt du diable s'aplatit comme une feuille de papier. Le diable hurlait de douleur :

— Délivre-moi, criait-il ; je ferai ta fortune.

— Tu me demandais ce que je venais faire ici. À ton tour de me répondre : qu'est-ce qui t'amène dans ce château ?

— Délivre-moi, je te le dirai.

— Dis-le tout de suite.

— Non.

— Tu ne veux pas ?

Pan ! pan ! et le maillet tomba sur la cheville à coups redoublés.

— Assez ! assez ! arrête ! Je vais tout dire... Sous l'escalier, dans un caveau, il se trouve trois tonneaux d'or et d'argent que je viens visiter toutes les nuits. Prends-les et laisse-moi partir.

— Pas avant que tu ne promettes, par serment, de ne plus revenir ici.

— Je t'abandonne tout, le trésor et le château. Seulement je me réserve le petit jardin qui se trouve derrière cette porte.

— Garde le jardin, j'y consens. Il est bien entendu que, ni toi ni les tiens, vous ne remettrez les pieds dans le château ?

— Oui, mais délivre-moi.

— Voilà... maintenant, file comme tu es venu, par la cheminée.

Le diable, d'un bond, se trouva sous la cheminée. Il était furieux :

— Tu as gagné la première partie, prends garde à la seconde, dit-il en disparaissant, je te retrouverai.

Le soldat, sans s'émouvoir de la menace, alla s'étendre sur un lit et dormit d'un somme jusqu'au jour.

Cependant on s'apitoyait chez le prince sur le sort du pauvre jeune homme, quand les domestiques le virent entrer dans la cour. On l'introduisit bien vite dans la chambre du prince qui ne pouvait en croire ses yeux.

— Prince, vous m'avez fait une promesse, je viens vous la rappeler.

— Sois tranquille, je la tiendrai. Raconte-moi ce qui s'est passé dans mon château.

Le soldat fit le récit de son aventure. On trouva le trésor dans le caveau sous l'escalier et le prince, convaincu de la bonne foi du soldat, le fiança le jour même à sa fille. Le lendemain, on célébra le mariage. Les deux jeunes gens passèrent leur nuit de noces dans le château, sans y être aucunement inquiétés. La princesse aimait beaucoup son mari ; ils vécurent longtemps heureux.

Le soldat n'avait parlé à personne du petit jardin que le diable s'était réservé. Sa femme lui dit un jour :

— Mon ami, à quoi sert cette porte ? Elle est toujours fermée. Je suis curieuse de voir où elle mène.

— Garde-toi bien de l'ouvrir ; le terrain dont elle nous sépare ne nous appartient pas et nous n'avons rien à y voir.

Mais sa curiosité était excitée et plusieurs fois elle revint sur le même sujet.

— Sais-tu quel songe j'ai eu la nuit dernière ? dit-elle un matin. Derrière cette porte, j'ai vu un jardin si beau, si beau, que je ne peux pas te le décrire. Je n'aurai de repos qu'après avoir ouvert cette porte, car je brûle de savoir si elle s'ouvre en effet sur un pareil jardin.

Le soldat se trouva fort embarrassé⁸. Il réfléchit, cherchant quelque stratagème :

— Allons ! dit-il, je consens à ouvrir la porte, mais à une condition : c'est que tu t'étonneras de rien de ce qui se passera ; tu me laisseras agir à ma guise, sans m'interroger.

— Oui, oui, tout ce que tu voudras.

La clef grinça dans la serrure, la porte s'ouvrit et le jardin apparut à la princesse tel qu'elle l'avait rêvé : des feuilles en argent, des fleurs en or, en diamant. Le diable se promenait au milieu de compagnons richement parés. Dès qu'il aperçut les deux intrus, il courut à eux :

— Ah ! ah ! cette fois tu ne m'échapperas pas. Tu ne gagneras pas la seconde partie ! Vous êtes chez moi, vous m'appartenez.

— Attends un peu⁹.

Et creusant un trou en terre :

— Tiens, nous allons d'abord jouer à qui mettra le premier son doigt dans le trou. Approche, tu connais ce jeu-là...

— Je devine ton intention, cria le diable. Tu veux me reprendre encore le doigt... Non, non, garde tout plutôt, le jardin et le château... J'aime mieux m'en aller.

Et il courait à toutes jambes, suivi de ses acolytes, pendant que le soldat riait à se tenir les côtes.

Depuis lors il eut, avec sa femme, la libre possession du jardin. Je ne sais pas s'ils vivent encore, mais j'ai entendu dire qu'on les y a vus, il n'y a pas longtemps, se promener tous les deux¹⁰.

(Conté par PHILIPPE GOBILLOT, à Beaumont-la-Ferrière.)

ACHILLE MILLIEN

⁸ *Premier état de la mise au net* : Le soldat se trouva fort embarrassé. Après quelques minutes de réflexion :

— Allons, dit-il, je consens à ouvrir la porte et à entrer dans ce jardin, mais à une condition, c'est que tu ne t'étonneras de rien de ce qui se passera, tu me laisseras agir à ma guise et faire de toi ce qu'il me plaira ;

— Oui, oui, tout ce que tu voudras !

La clef grinça, etc...

⁹ *Premier état* : Et faisant placer sa femme à genoux, les mains par terre, il lui releva sa jupe sur le dos et dit au diable :

— Vois-tu ce trou ? Nous allons d'abord jouer à qui y mettra le doigt le premier ? Approche... Tu connais ce jeu-là.

— Je devine ton intention, etc...

Le texte modifié pour la Revue :

Attends un peu. Et creusant un trou... *jusqu'à* : Non, non, garde tout plutôt... *se trouve sur une autre feuille volante (FV Gobillot/ 1b).*

¹⁰ *En surimpression sur la fin de la version Gobillot, M. a noté au crayon gras : Cul coudu [il n'y a pas de version notée du T 310 de P. Gobillot], grenouille [Petit-Jean et la grenouille, T 402,5.]*